

Pascale Belot-Fourcade

Le 20/04/2019

TOUT POUR ÊTRE JALOUSE

La passion incite à la logique, invite à être logicien. Depuis longtemps, depuis l'Antiquité, on a toujours voulu raisonner les passions, trouver et décliner le lien intime entre leurs dérèglements et la raison, soit les arraisonner, les maîtriser.

La jalousie est une passion, une passion féminine qui féminise. Les formules de la sexuation, écriture logique de la répartition des jouissances, nous offrent peut-être une chance d'envisager autrement le traitement habituel des passions féminines que par l'éducation des femmes : maîtriser les passions, c'était éduquer. Pour mémoire Laclos publie l'année qui suit la publication des *Liaisons dangereuses* son *Education des femmes*.

La jalousie s'écrit en quelque sorte simplement : un objet pour deux. Ceci est évident dans la jalousie amoureuse où un objet est commun entre l'un qui est ravi et l'autre qui rapte. Cela est moins évident lorsque par exemple sur la scène réelle se joue la scène imaginaire, mais au compte de l'autre. Ce fut la situation dans laquelle se trouva « la jeune homosexuelle » dont le père donna à la mère l'enfant souhaité par elle imaginairement.

Un objet pour deux, et pour cela ce n'est pas si simple, nous renvoie tout de suite à la structure du miroir, à l'origine concurrentielle et privative de l'objet dans ce jeu entre moi et l'autre et aux permutations possibles qu'il permet. La jalousie en ce sens sera toujours comme une fenêtre ouverte, une jalousie sur l'inconscient, ainsi que l'indiquait Freud « à propos de cette jalousie qui pour être normale n'en est pas moins pour autant irrationnelle, enracinée profondément dans l'inconscient, qui perpétue les toutes premières motions de l'activité infantile et remonte au complexe d'Œdipe et au complexe fraternel de la première période sexuelle ».

Mais allons plus loin : lors de la visite d'un zoo anglais où les bêtes superbes et captives attestent de la valeur du héros colonial, Lacan s'émerveille devant le calme qui règne autour des lions - les lionnes qui, assemblées autour du roi des animaux, ne sont pas jalouses - Pourquoi ? À cette époque Lacan travaillait Frege, parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois ! Voici les raisons de la jalousie féminine. L'homme sait compter jusqu'à trois, mais imparfaitement, de façon symptomale : le maintien de la relation duelle animale (qui réalise l'accomplissement de la satisfaction puisque la jouissance se trouve assurée en ce que le deux réalise dans la complémentarité le un) ne continue pas moins à prévaloir dans cette zone de l'imaginaire pour l'homme, mais dans la mesure où il accède au symbole, il sait compter. Il y a donc conflit.

La relation jalouse, un objet pour deux, remet en scène et dévoile le jeu du miroir où la relation à mon image (cette image de moi, celle dont nous nous énamourons fondamentalement, définitivement, cette première image narcissique) se constitue sur le mode

de l'usurpation par un autre. L'autre recèle toujours en tant que semblable l'intime du moi qui inclue une part d'altérité fondamentale dans l'objet, en moi donc, et en outre est supposé détenir la jouissance dans une relation directe sans en passer par le champ de l'Autre, par le détour du fantasme. Il est facile d'en déduire que la propriété c'est bien le vol et nous faire penser autrement les questions d'héritage : ces jalousies féroces qui défilent peut-être plus chez les notaires que chez les analystes et qui agitent tant de monde

La jalousie est une réalisation de l'imaginaire, qui implique une positivation de l'objet normalement voilé. L'objet scopique prévaut puisqu'il est organisateur de la scène imaginaire.

La jalousie éclate, se déclare soit dans des situations ouvertes, soit dans des sphères plus intimes quand l'autre devient semblable, quand le semblable en est un autre, quand l'écart entre eux normalement stabilisé et fixé dans les échanges disparaît, faisant en quelque sorte intrusion sous la forme de cette jouissance du semblable à convoiter. Les manifestations de jalousie supposent la disparition de ce trait séparateur entre moi et l'autre qui était imaginativement réalisé.

La jalousie s'avère une manière d'éradiquer le plus justement le désir en jalouant l'objet dont on ne pourrait jouir et en tentant la prise directe du désir de l'autre dans l'économie de l'articulation du sien qui nécessite une perte. Le désir en effet n'implique pas une dimension d'identification mais la reconnaissance de l'altérité. Tuer le désir, le pister et qu'à aucun moment il ne prenne dimension d'altérité, qu'à aucun moment n'apparaisse une séparation, mais qu'il s'écrase dans le vœu de mort, de destruction, de ravissement : telle est la visée de la jalousie.

Il n'y a pas d'égalité dans la répartition de la jalousie, comme il n'y a pas d'équivalence dans l'inscription du Un pour l'homme et pour la femme, ni de complémentation des jouissances.

La position sexuelle achevée en tant qu'elle se fonde sur l'altérité de l'objet est littéralement arrachée au domaine de l'Imaginaire pour être située au niveau du Symbolique. Le désir, le positionnement qu'il implique protège, peut-on dire, de cette convoitise, de cette illusoire appréhension de l'objet, de la jalousie qui peut fonder un mode de relation permanent. Mais le désir ne semble pas protéger tout à fait car l'homme tient du Un mais aussi du lion et la femme quant à elle se situerait plutôt entre centre et absence, entre le un et l'objet.

- La jalousie masculine, qui s'articule autour d'une rivalité, est avant tout une question belliqueuse, une affaire de territoire dans laquelle l'homme peut déployer la théâtralité de la reconstitution d'un moi offensé, autrement dit de la quête d'un idéal du moi dans l'honneur, ce que les formes de la tragédie antique et classique ont accrédité. En effet l'Un est inscriptible pour l'homme, son moi y est représenté symboliquement - y'a d'l'un, une jouissance incontestable, limitée - la nomination de l'objet par lui - « ma femme » par exemple - permet d'assurer le sens phallique, celui entre S1 et S2.

La concurrence chez l'homme se trouve maîtrisée dans une position de rivalité fondée sur l'existence de la classe du semblable sous l'égide du signifiant paternel. Le symbolique peut possiblement arracher à l'image l'impasse paranoïaque de l'objet du désir. Cette concurrence ne **s'impasse** pas chez l'homme dans une quête d'Être, sa jalousie se place sur le plan de l'avoir ; l'enjeu y est parfaitement nommé, dérivant de sa parole – elle trouve sa limite dans la réalisation du meurtre qui, s'il est celui de Desdémone, constitue une négation radicale de l'altérité de la femme.

- Les femmes, elles, sont jalouses : c'est la toile de fond de leur relation amoureuse. Elles sont plus ou moins jalouses, pas trop parfois, certaines terriblement, et l'accusation qui peut leur être faite sur cette jalousie a toujours un goût d'invalidation de leur parole : « c'est parce que tu es jalouse... »

On peut s'étonner de la difficulté à trouver un texte, un roman, une pièce de théâtre dont le ressort unique serait cette jalousie féminine ; heureusement il y a Médée, cette femme bien normale qui restaure la jalousie comme le prix du conjugo pour elle et affirme sa valeur face à l'artifice de l'héroïsme masculin. Pas une relation de couple n'échappe à la jalousie féminine. Elle est consubstantielle au lien conjugal, participe de la consistance car il est demandé aux femmes d'en démontrer. Ce qu'elles font de cette demande et la manière dont elles se débrouillent de cette question impose le style du conjugo ; on pourrait aller jusqu'à dire que la jalousie dans un couple c'est son style.

La question de la jalousie n'est jamais indifférente pour une femme, en effet la perte d'amour équivaut pour elle à la perte de l'assurance phallique. Le départ du partenaire, un simple regard qui rencontre l'autre, la légalisation d'une autre peut la plonger dans une sorte de néantisation, de dénarcissisation qui fait de la jalousie une véritable défense. Le point exquis de cette perte d'elles-mêmes a pu pousser certaines femmes à organiser de façon dommageable pour elles leur vie amoureuse, autour d'un « plus jamais ça ! », plus jamais ces tourments jaloux. La jalousie pour une femme est toujours virtuellement là, elle peut surgir, se relancer suivant le partenaire aussi et ses fantasmes (il est des hommes qui ont besoin de la jalousie des femmes et de participer ainsi à leur féminité). Elle est aussi envahissante : elle l'occupe ; certes on ne s'ennuie pas dans la jalousie : ces douleurs, ces doutes, ces suspicions, ces certitudes, ces « à l'œil », ces mises en scènes délicieusement préparées, ces vérifications ou ces meurtres qui réaliseraient cette possession de la complétude, tout cela peut faire une vie et combler dans une jouissance qui s'accompagne des ces effets de leurre qui tiennent à cette spécularisation du miroir. Lacan la nomme la « jalouissance », une jouissance jalouse. Elle est donc envahissante, polyvalente, explicitement dirigée par la « biglerie » propre aux femmes. La femme jalouse va s'engouffrer dans la poursuite du désir de l'autre, l'autre femme, dans une quête d'être qui pour une femme prend toujours deux aspects : une idéalisation de l'autre femme supposée capable de compléter l'homme, et un ravissement par rapport à cette féminité de l'autre qui devient l'objet manquant. L'homme peut dans ce mouvement y perdre toute place d'arbitre et ne devenir qu'enjeu entre femmes. Nous y reconnaissons l'impasse de l'hystérique qui pose jalousement sa question : « qu'est-ce qu'une femme ? » au lieu même de son impuissance à en être une.

La jalousie est-elle évitable ? Une femme peut-elle en faire l'économie ? Ce serait au prix de ce ravissement qui captura Lol-V-Stein, dont parle M. Duras : cette sorte d'hémorragie d'elle-même qui la conduit vers la folie.

Sans dramatiser, en évitant la pente tragique où nous convie le scénario jaloux et ses accents extrêmes, Colette dans *Le pur et l'impur*, un livre tardif qu'elle livre à la postérité comme sûrement le meilleur nous avertit et nous conseille de ne pas oublier d'être jalouses. L'histoire est assez drôle : occupée à la parution d'un livre, aux corrections d'épreuves, elle oublie sa rivale, elle perd son manuscrit et se retrouve sous la pluie, volée par un taxi, sans argent pour le retour. Elle conclue que négliger sa rivale, et laisser se jouer une pareille inégalité est courir un risque majeur de perte de soi-même, de l'estime en terme de marine, qu'une femme doit savoir prendre et tenir et qui se situerait du côté de l'autre femme. Sur cette rive, une femme peut apprendre, constituer ce savoir sur elle qui serait la limite, me semble-t-il, qu'elle se donnerait puisqu'il n'y en a pas d'autre. Ce qui serait une toute autre démarche que cette appréhension honteuse qui ressort le plus souvent du souvenir d'une jalousie vécue et passée.

Donc pour une femme la jalousie est toujours là, inévitable et à ne pas éviter. Elle la pousse dans une quête d'être du côté de l'Autre non barré. Elle serait déjà une défense contre la néantisation. C'est qu'effectivement pour une femme n'existe pas cette assurance symbolique de son être, il n'y a pas d'Une, pas de signifiant femme qui réponde de l'être, pas d'ordre féminin non plus, de père ou de mère qui fonderait La femme. Il n'y a pas de signe qui témoigne de sa propriété, pas de trait séparateur entre femmes ; les femmes ne sont pas rivales de ne pas appartenir à la même classe car la rivalité suppose le semblable. Le champ de l'autre qui n'est pas limité par le semblable peut constituer une béance, un appel vorace du côté de l'Autre non barré et entraîner une femme jusqu'à la folie, c'est-à-dire hors discours. Je situerais en ce lieu la pathologie de la jalousie chez une femme.

C'est qu'en effet, la barre sur l'Autre, l'inscription d'une altérité pour la femme ressort du fait que : « *l'homme sert de relais pour la femme pour qu'elle devienne cet Autre pour elle-même comme elle l'est pour lui* ». L'altérité féminine passe donc par la subjectivité d'un homme ; la condition en est que les femmes ne soient pas castrables pour l'homme, que la castration, comme le dit Freud, soit de départ. La fragilité de cette barre sur l'Autre tient au fait qu'aucune castration symbolique ne l'assure d'une reconnaissance définitive puisqu'elle dépend de la reconnaissance d'un homme.

C'est ainsi qu'une femme cherche à devenir l'unique, l'élue, la désirée, la seule à pouvoir être l'objet de la passion pour un homme. Elle trouve par là à faire l'Une en étant l'unique. Elle se situe dans une visée monogamique favorable à l'amour unique, irremplaçable et à la fidélité. Sa demande d'être unique la place dans une position imaginaire de totalisation qui est déjà une position jalouse car ne pouvant intégrer l'autre dans soi-même : là peut s'effectuer l'annulation de l'altérité. Cette Une s'inscrit dans une aspiration vers La femme et sa réalisation tend à rejoindre sa visée imaginaire. Nous savons de par tous les échos bruyants des vies conjugales que cette position ne va pas avec la bigamie fondamentale de l'homme qui

l'entraîne « centrifugeusement » dans la quête du véritable objet et qui rappelle toujours à une femme qu'une autre est toujours virtuellement là et peut l'entraîner dans ce ravissement.

On peut penser que plus une femme est dans cette demande d'authentification d'une position unique qui la créditerait phalliquement ou dans cette revendication à être La femme en quelque sorte, au moins pour celui-là, plus elle risque de se trouver prise dans le fantasme d'une captation, d'une totalisation d'un objet maternel et de se rapprocher de cette confrontation à la déception oedipienne, celle d'attendre tout d'une mère et de basculer dans une passion maternelle.

La jalousie pour une femme peut toujours se rejouer dans une sorte de retour dans le pré-œdipien. Dans l'œdipe, il s'agit qu'elle y rentre et non qu'elle en sorte mais la porte d'entrée n'est jamais tout à fait bouclée. Il s'agirait donc mieux à une femme de préférer une certaine indétermination, entre l'un et l'objet, pour rattraper, pour entendre la parole de reconnaissance d'un homme, « ma femme » (unique mais un peu écornée), et ne pas filer dans la passion au sens de la douleur d'être.

Cette recherche de l'Une dans l'unique trouve à se renforcer de ce que de l'autre côté, il y a tous les hommes (tout x phi de x) qui fait impératif à une femme d'aimer jalousement. L'amour prime pour la femme et si pour elle le désir est le plus souvent revêtu de l'habit de l'amour, cet amour jaloux qui veut que l'homme soit tout à elle, supplée au fait qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, pas de complémentation des jouissances, que la femme n'est pas pour l'homme « le Dieu de sa vie » comme la lionne l'est pour le lion.

L'homme est marié au phallus comme vous le savez ; l'amour jaloux des femmes (celui qui fait qu'elles jalouent tout, les autres femmes, le football, la télévision, le bridge, etc...) est ce qui lui fait croire qu'il est marié avec elle et que le phallus est une propriété commune. Elle apporte au conjugo ce supplément indispensable. Le champ qu'elle balaie autour de lui par cet amour jaloux est autant un appel à la légitimation de ce lieu Autre qu'elle représente que l'imposition de l'objet. L'énamoration impose l'objet, l'érotise, maintient une certaine visibilité de celui-ci et l'accommodement sur lui. L'érotomanie est bien féminine et l'amour des femmes en garde bien souvent le style : cette exigence que l'homme soit tout à elle, « toute » sa jouissance à lui. En tentant de se réaliser comme représentante du phallus pour lui, elle le fait ek-sister, en accueillant ainsi son désir, elle consent à être son symptôme.

Cet amour jaloux féminise, on l'entend bien. Lacan parle en ce lieu (celui de cet amour jaloux) d'identification sexuelle pour une femme : « il n'y a que les femmes pour faire une identification sexuelle, puisqu'elles en passent par la jouissance phallique qui est ce qui leur manque ». Cela donne à réfléchir sur ce que peut être une identification pour une femme, si proche de la sublimation.

Elle veut tout pour l'homme, c'est-à-dire non castré, dans cette visée qui lui fait le reconnaître en substitution du père idéal et dans l'idéalisation qu'impose tout amour. Mais la barre est bien fragile : qu'un homme y souscrive à cet amour, cela ne peut se faire qu'au prix de son désir pour lui et d'une destitution pour elle de sa place puisqu'elle ne peut advenir, trouver sa place, que de sa castration.

Ainsi peuvent s'entendre les enjeux de ce qu'une femme considère comme une tromperie qui la jette littéralement hors d'elle-même, de ce qui la soutenait et lui donnait sens. Euripide, auteur de la condition féminine, fait poser à Jason cette question à Médée :

- J. « Et tu les as tués pour un lit délaissé ? »

- M. « Penses-tu que pour une femme l'accident soit léger ? ».

En effet, pour une femme, l'accident n'est pas léger.

Les scénarii raffinés et vengeurs de sa jalousie où l'amour va jusqu'à la haine affirment bien qu'il n'y a pas d'amour sans haine : ce pourquoi les femmes s'acharnent sur les marques du pouvoir masculin, sur la destruction de ces copeaux phalliques dont ils ont constitué leur entour. Cette trahison fait apercevoir à une femme sa mort et la castration de l'autre dont elle s'assurait. La révélation d'une autre femme, sa légalisation risque de dévoiler sa jouissance, la division de celle-ci comme simulacre (impensable du côté masculin où il y a une jouissance de référence), l'illusion perdue de sa féminité dévoilée lui révèle qu'elle était désirante de son désir et qu'il organisait ce jeu de la féminité, de mascarade. Découverte, elle se trouve privée de ce qu'elle croyait avoir et vient ainsi se révéler l'insupportable du regard dévoilant. C'est par ce voile empoisonné, empoisonné par l'amour jaloux de Médée qui a fait d'elle une femme, celle de Jason, que Médée tuera sa rivale.

La jalousie, passion féminine, effet de la structure, éclot tout normalement à l'adolescence. À la puberté une fille devient une autre ; son corps s'est transformé, un nouveau regard chargé d'autres significations en appelle à remettre en jeu le miroir, à passer à un autre miroir, dans un champ autre de signification, à devenir une femme. La fille ne trouvera pas, dans ce que nous venons de parcourir une rivalité constituante d'une place phallique décernée par la castration paternelle.

Du côté de sa mère, la violence, l'hostilité jalouse ne déboucheront pas sur une identification résolutive, une authentification de son être féminin. En effet d'être dans la logique du pas-tout les femmes ne peuvent être totalisées, et donc s'identifier dans la semblable, fût-elle leur mère. De mère à fille elles ne sont pas semblables. L'identification à la mère ne promet aucun statut. Le « ravage » dont parle Lacan dans *L'étourdit* du côté maternel résulte de cette non transmissibilité de la féminité qui est pour chaque femme à réinventer. Normalement happée vers le miroir dans ce devenir femme, la jeune fille cherche « subsistance », signe de reconnaissance dans une autre qui n'est pas semblable. Le miroir la renvoie plutôt vers cet Autre, Autre femme sans lui garantir une assurance narcissique ni une affirmation de son être. La critique de Cocteau disant que « les miroirs feraient bien de réfléchir avant de nous renvoyer notre image » s'applique merveilleusement au miroir des femmes qui échappe au spéculaire phallique.

Se tournant vers le père, la reconnaissance qui peut leur être apportée ne délivre au mieux qu'un titre maternel. Le père ne peut achever l'éducation d'une fille. Il y faudrait le relais d'un homme. Ainsi peuvent, en partie, s'expliquer ces crises dites de l'adolescence si chaotiques et bruyantes alors même que pourtant l'organisation familiale ne laissait pas prévoir tant de vacarme. Ce corps à corps, ces échanges de mots entre mère et fille, cette hostilité jalouse et coupable (la jalousie au moment de l'adolescence se réactive en effet de la culpabilité), ces échanges bouleversés permettraient une acceptation qu'il n'y a pas

d'appropriation possible de la féminité, pas d'héritage de transmission en ligne directe comme de l'autre côté. Ce ravage qu'expérimentent les adolescentes, pas toutes, ne s'apparente ni à un symptôme ni au déclin de l'œdipe versant masculin. Il est déterminé par la structure du pas-toute.

Les femmes sur le divan se plaignent souvent de la jalousie de leur mère ; elle est parfois l'expression de la leur, bien sûr, mais elle témoigne surtout d'un moment important de leur analyse. Cette plainte signe en effet les impasses de l'assomption de la féminité dans la lignée mère-fille et de l'impossible filiation dans ce qui est quand même une communauté féminine.

La jalousie d'une mère qui résulte du refus de sa propre castration et qui lui fait ne rien concéder à une fille d'une jouissance autre, d'une articulation singulière de sa jouissance, constitue un véritable rapt de sa question opéré sur sa fille. On conçoit que cette jalousie soit si déterminante dans la constitution des névroses et des perversions féminines.

Ainsi en va-t-il des jalousies féminines qui semblent déjouer toute visée éducative.